



LISA KLEYPAS

Les blessures du passé

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Lisa Kleypas

Après avoir fait des études de sciences politiques, Lisa Kleypas publie à 21 ans son premier roman. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix *Romantic Times* du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues. Elle est également auteure de romance contemporaine.

Les blessures du passé

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

- Par pure provocation
N° 3945
- L'ange de minuit
N° 4062
- Prince de l'éternité
N° 4426
- La loterie de l'amour
N° 4915
- Un jour tu me reviendras
N° 5263
- Parce que tu m'appartiens
N° 5337
- L'imposteur
N° 5524
- Courtisane d'un soir
N° 5808
- Frissons interdits
N° 6085
- Sous l'emprise du désir
N° 6330
- L'amant de lady Sophia
N° 6702
- Libre à tout prix
N° 6990
- Les blessures du passé
N° 7614
- Nuit de Noël à Friday Harbor
N° 10542
- Nulle autre que vous
N° 10917

LA RONDE DES SAISONS

- 1 – Secrets d'une nuit d'été
N° 9055
- 2 – Parfum d'automne
N° 9171
- 3 – Un diable en hiver
N° 9186
- 4 – Scandale au printemps
N° 9277
- 5 – Retrouvailles
N° 9409

LA SAGA DES TRAVIS

- 1 – Mon nom est Liberty
N° 9248

- 2 – Bad boy
N° 9307
- 3 – La peur d'aimer
N° 9362
- 4 – La couleur de tes yeux
N° 11273

LES HATHAWAY

- 1 – Les ailes de la nuit
N° 9424
- 2 – L'étreinte de l'aube
N° 9531
- 3 – La tentation d'un soir
N° 9598
- 4 – Matin de nocce
N° 9623
- 5 – L'amour l'après-midi
N° 9736

FRIDAY HARBOR

- 1 – La route de l'arc-en-ciel
N° 10261
- 2 – Le secret de Dream Lake
N° 10416
- 3 – Le phare des sortilèges
N° 10421

LA FAMILLE VALLERAND

- 1 – L'épouse volée
N° 10885
- 2 – Le capitaine Griffin
N° 10884

LES RAVENEL

- 1 – Cœur de canaille
N° 11479
- 2 – Une orchidée pour un
parvenu
N° 11608
- 3 – L'insoumise apprivoisée
N° 11906
- 4 – L'inconnu
N° 12336
- 5 – Lady Phoebe
N° 12799
- 6 – Ma très chère Cassandra
N° 13066

LISA
KLEYPAS

Les blessures
du passé

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Myra Bories*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
AGAIN THE MAGIC

Éditeur original
Avon Books, Inc., New York

© Lisa Kleypas, 2004

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2005

1

Hampshire, 1832

Un palefrenier n'est pas même censé adresser la parole à une fille de comte : alors, grimper à sa fenêtre ! Dieu sait ce qui arriverait au malheureux surpris dans cette position délicate. Le fouet probablement, puis la porte, à coups de pied dans le derrière.

McKenna grimpa le long d'une colonne, puis saisit prestement la rampe en fer forgé du balcon du premier étage ; il y resta un instant suspendu, puis balança les jambes et, avec un grognement, réussit à accrocher le bord du balcon avec le talon. Ensuite, il enjamba la rampe.

Il s'accroupit devant les portes-fenêtres et, les mains en visière, colla le nez au carreau. Une unique lampe brûlait à l'intérieur. Une jeune fille, debout devant la coiffeuse, brossait ses longs cheveux sombres. On a beau être garçon d'écurie, on ne reste pas de marbre face à un tel spectacle...

Lady Aline Marsden, fille aînée du comte de Westcliff. Optimiste, chaleureuse et belle à tous égards. Et libre comme une pouliche sauvage, par la faute de parents négligents et sans cesse absents.

Depuis l'enfance, Aline faisait ce qu'elle voulait dans le somptueux domaine familial du Hampshire, car lord et lady Westcliff avaient trop à faire pour s'occuper vraiment de leurs trois enfants. Cette attitude n'était pas rare chez les gentlemen-farmers demeurant dans des propriétés comme Stony Cross Park. La taille du domaine était telle qu'il était difficile de faire manger, dormir et jouer les enfants sous les yeux de leurs parents. De surcroît, la responsabilité parentale ne rapprochait en aucune façon le comte et la comtesse. Ni l'un ni l'autre ne se passionnaient pour des rejetons issus d'une union de convenance, conclue sans amour.

McKenna travaillait sur le domaine depuis l'âge de huit ans ; cela faisait dix ans qu'avec Aline il grimpeait aux arbres, nageait dans la rivière et courait partout pieds nus. Nul ne trouvait à redire à leur amitié, car c'étaient des enfants. Puis ils avaient grandi. Un garçon en pleine possession de ses moyens ne peut être indifférent à la plus jolie fille de la création...

Aline était prête à se coucher. Elle portait une chemise de nuit de coton blanc joliment froncée. Tandis qu'elle allait et venait dans la pièce, la lumière de la lampe en contre-jour découpait à travers le tissu diaphane les formes généreuses de sa poitrine et de ses hanches, et éclairait les magnifiques boucles sombres de sa chevelure. Elle était d'une splendeur à couper le souffle. Les traits de son visage étaient d'une finesse parfaite, toujours animés par l'éclat radieux d'émotions contenues. Enfin, la nature avait signé son œuvre en la gratifiant d'un minuscule grain de beauté à la commissure des lèvres. McKenna en avait rêvé des nuits entières : embrasser cette bouche, encore et encore jusqu'à ce que la jeune fille s'abandonne, pantelante entre ses bras !

Maintes fois, il s'était demandé comment un couple aussi terne et banal que le comte et la comtesse avait pu engendrer une fille comme Aline. Par un curieux effet du sort, elle avait hérité juste ce qu'il fallait de chacun de ses parents. Leur fils, Marcus, avait été beaucoup moins heureux sur le plan physique : il avait le large visage de son père, taillé à coups de serpe, et ses épaules de lutteur. Quant à la petite Livia – dont on attribuait la paternité à l'un des nombreux amants de sa mère –, elle était jolie mais sans excès, et n'avait certes pas l'éclat ravissant de sa sœur.

Comme il observait Aline, McKenna se dit que l'heure de la séparation approchait. Bientôt, leur familiarité deviendrait dangereuse, à supposer qu'elle ne le fût pas déjà. Il prit son courage à deux mains et tapota la vitre de la porte-fenêtre.

Aline pivota, le reconnut et fronça les sourcils. Sans ouvrir la fenêtre, elle articula silencieusement les mots « va-t'en ».

McKenna se demandait ce que diable il avait fait pour mériter cela. Ils ne s'étaient pas disputés, pas plus qu'il ne lui avait fait de farce ; et cet après-midi, il l'avait attendue deux heures au bord de la rivière.

Il fit un geste de dénégation, prit la poignée de la porte et la secoua légèrement. Elle savait comme lui que, s'il se faisait surprendre sur ce balcon, c'est lui qui en subirait les conséquences. Et c'est pour cette raison – pour lui sauver la mise, en somme – qu'à contrecœur elle déverrouilla la porte et ouvrit. Il ne put retenir un sourire, mais elle ne se dérida pas.

— Tu as oublié que nous avons rendez-vous cet après-midi ? demanda le palefrenier sans préambule.

Il s'appuya de l'épaule contre le chambranle de bois et sourit aux yeux noisette qui le regardaient. Il avait

beau être déhanché, Aline devait lever la tête pour croiser son regard.

— Non, je n'ai pas oublié, répondit-elle, agacée.

— Eh bien, où étais-tu ?

— Quelle importance ?

— Je t'ai donné rendez-vous à la rivière parce que je voulais te voir.

— J'ai supposé que tu avais changé d'avis... vu que tu sembles préférer la compagnie d'autres filles à la mienne.

Comme McKenna n'avait pas l'air de comprendre, elle précisa :

— Je t'ai vu au village ce matin, quand je suis allée avec ma sœur chez la modiste.

Il acquiesça vaguement : effectivement, le maître d'écurie l'avait envoyé porter une paire de bottes chez le cordonnier. En quoi cela pouvait-il offenser Aline ?

— Ah, ne fais pas l'imbécile ! s'exclama-t-elle. Je t'ai vu avec une fille du village, McKenna. Tu l'as embrassée en pleine rue, devant tout le monde !

Le visage du garçon s'illumina. C'était la pure vérité. Mary, la fille du boucher. Il lui avait fait un brin de cour le matin même, comme il faisait d'ailleurs avec toutes les filles, à chaque occasion. Elle l'avait taquiné, cela l'avait fait rire et il lui avait volé un baiser. Ni Mary ni lui-même n'y attachaient grande importance, et il avait tout de suite oublié l'affaire.

Mais Aline la ruminait encore, par jalousie.

— Aline, protesta-t-il en levant les mains pour les poser sur ses épaules.

Il se ravisa et ne la toucha pas.

— Ce que je fais avec les autres filles n'a rien à voir avec nous. Toi et moi, nous sommes amis. Pour

rien au monde je ne... Enfin, avec toi... ce n'est pas pareil. Je n'ai pas besoin de te faire un dessin !

Aline le considéra longuement, pensive, avant de demander :

— Et si j'étais une fille du village, tu ferais pareil avec moi ?

Pour la première fois de sa vie, McKenna resta sans voix. Son excellente intuition lui permettait en général de deviner ce que les gens attendaient de lui, et il avait la répartie facile. Cela contribuait à son charme, qualité qu'il utilisait de temps en temps pour soutirer un petit pain au lait à la femme du boulanger, ou échapper à la cravache du maître d'écurie. Mais la question de la jeune fille était épineuse : qu'il réponde oui ou non, il se mettait en danger.

— Ce n'est pas comme cela que je te vois, avoua-t-il enfin en la regardant droit dans les yeux.

— Les autres garçons, si, riposta-t-elle.

Devant son air ahuri, Aline poursuivit d'un ton égal :

— La semaine dernière, quand les Harewood sont venus en visite, leur fils William m'a coincée contre le mur, au promontoire, et il a essayé de m'embrasser.

— Ce petit morveux arrogant ? gronda McKenna, outré.

Il se souvenait de ce garçon trapu, criblé de taches de rousseur, qui n'avait pas caché l'effet que lui faisait Aline.

— Je vais lui arracher la tête, la prochaine fois. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Il n'est pas le seul à avoir essayé, renchérit-elle pour jeter de l'huile sur le feu. Il n'y a pas si longtemps, mon cousin Elliot a eu le toupet de me proposer de nous embrasser...

Elle s'interrompit avec un haut-le-corps lorsque McKenna l'empoigna par les bras.

— Au diable ton cousin Elliot ! s'écria-t-il. Au diable tous ces freluquets !

Il avait eu tort de la toucher. Elle avait les bras si souples et si chauds sous ses doigts que ce contact le troubla. Pourtant, il avait envie de la toucher davantage, de se pencher sur elle, d'emplir ses narines de sa douce odeur... le discret parfum de sa peau, un soupçon d'eau de rose, et surtout l'odeur si intime de son haleine. Tout son instinct lui criait de l'attirer contre lui et de coller sa bouche dans la courbe veloutée de son cou. Au prix d'un effort, il la lâcha et resta les mains en l'air. Il avait du mal à respirer, à réfléchir.

— Je n'ai laissé personne m'embrasser, annonça la jeune fille. C'est toi que je veux. Et toi seul ! Mais au train où tu vas, j'aurai quatre-vingt-dix ans quand tu t'y risqueras.

McKenna se mordit la lèvre.

— Non. Ça changerait tout entre nous. Je ne veux pas que cela arrive.

D'un geste délicat, Aline lui frôla la joue du bout des doigts. Sa main était presque aussi familière à McKenna que la sienne. Il en connaissait la moindre griffure, la moindre fossette. Quand elle était petite, elle avait des mains potelées et souvent sales. À présent, elle avait de longues mains blanches, aux ongles parfaits.

— J'ai remarqué la façon dont tu me regardes, depuis quelque temps, insista Aline en s'empourprant. Je connais tes pensées, comme tu connais les miennes. Au nom des sentiments que je ressens pour toi, au nom de ce que tu représentes pour moi...

n'ai-je pas droit à un moment de – comment dire ? – à un moment d'illusion ?

— Non, rétorqua-t-il sombrement. Car l'illusion n'a qu'un temps, et plus dure sera la chute. Pour toi comme pour moi !

La jeune fille détourna le visage, les poings serrés.

— Je préférerais mourir plutôt que te faire du mal, continua McKenna. Si je me permets un baiser, il y en aura bientôt un autre, puis toute une kyrielle. Et nous ne saurons plus nous arrêter.

— Tu n'en sais rien.

— Oh, que si !

Il resta impassible, la défiant du regard. Il la connaissait : si elle entrevoyait une faille, elle n'hésiterait pas à s'y engouffrer.

— Bon ! soupira-t-elle, morose.

Elle fit mine de se résigner, provisoirement.

— On se voit demain au coucher du soleil à la rivière, McKenna ? On fera des ricochets, on bavardera, on taquinera le goujon, comme d'habitude. Ça ira comme ça ?

— Ça ira, répondit-il après un silence.

C'était tout ce qu'il pouvait posséder d'elle, et c'était mille fois mieux que rien.

Elle eut un tendre sourire résigné.

— Il vaut mieux que tu t'en ailles, avant de te faire surprendre. Mais d'abord, penche-toi que je te recoiffe un peu. Tu es tout ébouriffé.

Si McKenna avait eu tous ses esprits, il aurait rétorqué qu'il n'avait pas besoin d'être bien coiffé pour retourner dans sa chambre au-dessus des écuries : les chevaux qui y logeaient n'avaient que faire de son apparence. Mais il se pencha sans réfléchir, habitué

qu'il était à répondre docilement au moindre désir d'Aline.

Celle-ci, au lieu de lisser les boucles noires, se hissa sur la pointe des pieds, glissa la main derrière sa nuque et porta la bouche à ses lèvres.

Ce baiser l'électrisa. Sous le choc, il se figea. Les lèvres de la jeune fille, si délicates, frémissaient contre les siennes. Aline le savait, il ne pouvait se dégager. Tétanisé, il se laissa faire passivement, cherchant à maîtriser le torrent de sensations qui l'envahissaient. Il l'aimait, il la désirait avec la ferveur d'un adolescent. Le faible empire qu'il avait sur lui-même mit moins d'une minute à rendre les armes et, avec un gémissement, il l'enlaça.

Le souffle court, il prolongea et multiplia ce baiser, grisé par la douceur de ses lèvres. Aline y répondait avec élan. Si grand était son plaisir que McKenna ne put s'interdire d'appuyer son baiser jusqu'à ce que, innocemment, les lèvres de la jeune fille s'entrouvrent. Il poussa tout de suite son avantage, explora le bord des dents, la douceur soyeuse de la bouche. Surprise, elle hésita. Il le sentit et glissa la main derrière sa tête, suivant des doigts la courbe de la nuque, tout en engageant sa langue plus avant. Aline eut un haut-le-corps et s'agrippa à ses épaules. Il avait envie de l'embrasser, de la combler. Il avait déjà connu le désir et, malgré son manque d'expérience, il avait déjà fait l'amour. Mais il n'avait jamais éprouvé ce mélange grisant d'émotion et d'appétit physique, tentation brûlante à laquelle il ne fallait surtout pas s'abandonner.

McKenna interrompit le baiser et enfouit le visage dans les profondeurs de sa chevelure.

— Pourquoi as-tu fait ça ? gronda-t-il.

Aline eut un rire bref.

— Tu es tout pour moi. Je t'aime. Je t'ai toujours...

— Chut !

Il la secoua doucement pour la faire taire. Il la tint à bout de bras et scruta le visage radieux de la belle aristocrate, rouge d'excitation.

— Ne dis plus jamais ça, sinon je quitte Stony Cross.

— Nous fuirons ensemble, riposta-t-elle, téméraire, dans des lieux où nul ne pourra nous trouver.

— Par tous les saints du ciel ! Tu te rends compte que tu es complètement folle ?

— Folle, moi ?

— Tu t'imagines que je vais gâcher ta vie comme ça ?

— Je t'appartiens, s'obstina-t-elle. Je ferai tout ce qu'il faut pour être avec toi.

Elle était sincère, McKenna le lisait sur son visage. Cela lui brisait le cœur, tout en le faisant enrager. Car enfin, leur différence de statut social était insurmontable, elle devait s'y résigner. Il n'avait pas le droit de rester là, exposé à des tentations permanentes tout en sachant que cela les conduirait à leur perte.

Il cueillit son visage entre ses paumes, caressant des deux pouces ses joues d'une merveilleuse douceur. Comme pour nier la tendresse de ce contact, il prononça des mots durs :

— Je veux bien croire que tu aies envie de moi aujourd'hui. Mais ça changera. Un jour, tu verras comme il est facile de m'oublier. Je ne suis qu'un bâtard. Un domestique, et du plus bas rang.

— Tu es l'autre moitié de moi-même.

Bouleversé, McKenna ferma les yeux. Ces paroles auraient dû le faire bondir de joie...

— Sacrebleu ! Tu te rends compte que dans ces conditions, il m'est impossible de rester à Stony Cross ?

Aline fit un bond en arrière, livide.

— Non ! Ne t'en va pas ! Je suis désolée : je ne dirai plus rien. Je t'en supplie, McKenna... Tu resteras, n'est-ce pas ?

Brusquement, il eut un avant-goût de la douleur inévitable de son départ : un jour, il subirait une blessure mortelle, celle de quitter Aline pour toujours. Elle avait à présent dix-neuf ans... Bientôt, d'ici à un an peut-être, elle ferait son entrée dans le monde, et McKenna deviendrait pour elle un souvenir dangereux, une tache à effacer. Elle s'efforcerait d'oublier ce qui venait de se passer. Elle extirperait de ses souvenirs les mots doux adressés à un garçon d'écurie, sur un balcon au clair de lune. Mais en attendant...

— Je resterai aussi longtemps que possible, promit-il d'un ton bourru.

— Et demain ? On se voit demain ?

— À la rivière, au coucher du soleil, confirma le jeune homme, las de ce supplice de Tantale.

Il enjamba la rampe et descendit sagement par où il était monté. Un mot d'Aline cascada vers lui comme une poignée de pétales de rose :

— Pardon...

Dès que McKenna disparut dans l'ombre, Aline rentra dans sa chambre sur la pointe des pieds et se toucha les lèvres. C'était comme si elle tentait de garder le baiser sur sa peau. Elle avait la bouche étrangement chaude, avec un goût de pomme délicieux : McKenna avait dû chaparder un fruit au verger. Elle

avait imaginé ce baiser des milliers de fois, mais rien ne l'avait préparée à la sensualité qu'elle venait de découvrir.

Voilà longtemps qu'elle brûlait de ne plus être une simple amie pour McKenna, mais une femme ; enfin, elle avait réussi. Or, en cet instant, elle n'éprouvait nul sentiment de triomphe, mais une douleur tranchante comme une lame de couteau. D'après lui, elle ne comprenait pas la complexité de la situation. Alors que c'était tout le contraire : elle la comprenait mieux que lui !

Depuis le berceau, on avait enseigné à Aline que l'on ne s'aventure pas hors des limites de son milieu. Pour une demoiselle Marsden, les jeunes roturiers comme McKenna étaient interdits à jamais. Du haut en bas de la société, tout le monde acceptait cette réalité. Le fait de suggérer qu'il pût en être autrement mettait les gens mal à l'aise. McKenna et elle auraient pu appartenir à deux espèces différentes, pensa-t-elle amèrement.

Aux yeux d'Aline, pourtant, il sortait du lot. Il avait beau ne pas être de haute naissance, il était plus qu'un simple garçon d'écurie. S'il était né dans une famille de la noblesse, il en aurait été la fierté. Quelle injustice ! Il était beau, intelligent, sérieux. Il était l'être le plus merveilleux sur cette terre.

Elle le revoyait, le jour où il était arrivé à Stony Cross Park, petit garçon aux cheveux noirs mal coupés et dont les yeux n'étaient ni bleus ni verts, mais quelque chose entre les deux. À en croire les servantes, c'était l'enfant d'une fille du village, né hors mariage ; celle-ci s'était enfuie à Londres, avait eu des ennuis et était morte en couches. Le malheureux bébé avait été envoyé à Stony Cross, où ses

grands-parents l'avaient élevé jusqu'au moment où ils étaient devenus trop vieux pour pouvoir s'en occuper. Alors, à l'âge de huit ans, McKenna avait été engagé à Stony Cross Park comme domestique. Il cirait les chaussures des autres serviteurs, aidait les soubrettes à monter les cruches d'eau, lavait les pièces de monnaie afin que le comte et la comtesse ne touchent jamais d'argent sale.

Son nom complet était John McKenna, mais il y avait déjà trois John sur le domaine. On décida donc d'appeler provisoirement l'enfant par son nom de famille... et cela lui resta. Au début, les domestiques ne faisaient guère attention à lui, si ce n'est la gouvernante, Mme Faircloth. C'était une femme bonne aux joues rebondies, et la seule qui témoigna jamais à McKenna des sentiments maternels. En vérité, même Aline et sa cadette Livia avaient plus volontiers recours à Mme Faircloth qu'à leur propre mère quand elles avaient du chagrin. La brave femme était toujours disponible pour les enfants, qu'il s'agisse de panser une écorchure, d'admirer un nid tombé à terre ou de recoller le visage en porcelaine d'une poupée.

Elle dispensait parfois McKenna de ses tâches pour le laisser jouer avec Aline. Il avait gardé le souvenir de ces après-midi de liberté, où il échappait aux multiples interdits qui entravent la vie d'un enfant de domestique.

— Sois gentil avec McKenna, avait ordonné Mme Faircloth à Aline, un jour que celle-ci était venue se plaindre qu'il avait cassé le berceau de sa poupée. Il n'a aucune famille, il n'a que de mauvais vêtements et pas grand-chose à manger. Pendant que toi tu joues, lui travaille pour gagner sa pitance. S'il

fait des bêtises ou si on estime qu'il est un méchant garçon, il se fera renvoyer : tu ne le reverras jamais.

Aline avait bien compris la portée de ces mots et, à partir de ce jour, elle s'appliqua à protéger McKenna. S'il faisait une sottise, elle s'en accusait sans hésiter ; quand son grand frère lui rapportait des friandises, elle les partageait avec le petit domestique, et elle lui enseignait même les leçons que sa préceptrice lui donnait. En retour, McKenna lui apprit à nager, à faire des ricochets, à monter à cheval, à siffler en serrant un brin d'herbe entre les pouces...

Contrairement à ce que tout le monde pensait – même Mme Faircloth –, Aline n'avait jamais considéré McKenna comme un frère. L'affection fraternelle qu'elle éprouvait pour Marcus n'avait rien à voir avec son sentiment vis-à-vis de McKenna. Et, lorsqu'elle devint jeune fille, elle ressentit pour lui un attrait physique. Comment aurait-elle fait exception, alors que tout ce qui portait jupon soupirait après le jeune homme ? McKenna était un grand gaillard au charme redoutable. Ses cheveux noirs lui tombaient en désordre sur le front tandis que ses étranges yeux pers étaient ombrés par des cils d'une longueur invraisemblable. Par-dessus le marché, il possédait un sens de l'humour espiègle qui faisait de lui la coqueluche du domaine et de tout le village.

Forte de son amour pour McKenna, Aline voulait l'impossible. Elle voulait être sans cesse avec lui, être la famille qu'il n'avait jamais eue. Alors qu'elle aurait dû accepter la vie que ses parents avaient choisie pour elle. Dans la haute société, les mariages d'amour n'étaient plus aussi impensables qu'autrefois, mais les Marsden appartenaient à l'ancienne école. Aline savait de façon précise ce qui l'attendait. On la

marierait à un aristocrate ennuyeux à mourir, qui se servirait d'elle comme d'une jument poulinière et saurait se montrer complaisant quand, d'aventure, elle prendrait un amant pour se distraire en son absence. Chaque année, elle irait passer la saison à Londres, puis l'été dans sa propriété à la campagne, et participerait aux chasses à courre pendant l'automne. Chaque année, elle verrait les mêmes visages, entendrait les mêmes ragots. Même les plaisirs de la maternité lui seraient interdits. On confierait ses enfants à des nourrices puis, dès qu'ils grandiraient, on les mettrait en pension. C'est ainsi qu'on avait élevé Marcus.

Des décennies d'ennui l'attendaient. Mais le pire serait de savoir que McKenna vivrait quelque part, pas très loin, et qu'il partagerait avec une autre ses pensées, ses rêves...

— Mon Dieu, que faire ? soupira Aline, au bord des larmes, en se jetant sur son couvre-lit de brocart.

Elle étreignit fougueusement un oreiller et enfonça le menton dans ses profondeurs duveteuses. De folles idées lui traversaient l'esprit. Elle ne pouvait se résoudre à perdre McKenna. Elle en tremblait, elle aurait voulu crier !

Écartant l'oreiller, elle se retourna sur le dos, les yeux grands ouverts braqués sur le baldaquin. Comment garder McKenna dans sa vie ? En le prenant comme amant, une fois mariée ? Sa propre mère avait eu des liaisons... comme tant de dames de la noblesse : tant que ces passades restaient discrètes, nul n'y trouvait à redire. Mais Aline connaissait McKenna : jamais il n'accepterait ce type d'arrangement. Il n'était pas homme à se contenter de demi-mesures : il ne

tolérerait pas de la partager. Domestique peut-être, mais fier et jaloux comme pas un !

Aline ne savait que faire, si ce n'est profiter de chaque instant goûté ensemble, jusqu'à ce qu'un sort impitoyable les sépare.

2

À partir de son dix-huitième anniversaire, McKenna se mit à changer à toute vitesse. Il grandissait si vite que Mme Faircloth, feignant l'exaspération, disait qu'il était inutile de lui allonger ses pantalons : il fallait recommencer la semaine suivante. Le jeune homme mangeait comme quatre, il avait toujours faim.

— Il promet, ce garçon, observa fièrement Mme Faircloth en discutant avec Salter, le maître d'hôtel.

Ils étaient dans le hall, mais leur conversation n'échappa pas à Aline, qui était sur le palier du premier. Sachant qu'ils parlaient de McKenna, elle s'immobilisa.

— Certes ! confirma Salter. Il mesure déjà près d'un mètre quatre-vingts... À mon avis, il sera bientôt assez grand pour être valet de pied.

— Peut-être faudrait-il songer à le retirer de l'écurie pour qu'il apprenne le service.

Aline esquissa un sourire. Avec son air de ne pas y toucher, Mme Faircloth faisait son possible pour arracher McKenna à ses humbles tâches de garçon d'écurie, et le faire monter dans la hiérarchie.

— Dieu sait, continua la gouvernante, que nous n'aurions pas de trop d'une autre paire de bras pour monter le charbon, briquer l'argenterie et polir les miroirs.

— Hum, je crois que vous avez raison, madame Faircloth. Je vais recommander au comte de promouvoir McKenna. S'il accepte, je lui ferai faire une livrée...

Le comte accepta. Mais, en dépit d'une augmentation de salaire et du privilège de dormir dans la maison des maîtres, le jeune homme ne goûta guère son nouveau statut. En effet, il aimait les chevaux et, tant qu'il était à l'écurie, on le laissait tranquille. Désormais, il lui fallait passer au moins la moitié de son temps dans le manoir, en grande tenue : hauts-de-chausses noirs, gilet moutarde et habit gorge-de-pigeon. Pire, il était tenu d'accompagner tous les dimanches la famille à l'église pour ouvrir le banc, en ôter la poussière et y placer les missels.

Aline trouvait plutôt drôles les plaisanteries amicales dont McKenna faisait l'objet de la part des garçons et filles du village qui attendaient devant l'église. Le spectacle de leur ami en grande tenue de valet leur fournissait une occasion irrésistible de se moquer, notamment de ses jambes en bas blancs. Ils se demandaient avec des rires sonores si le galbe de ses jambes était dû à ses seuls muscles, ou aux sortes de prothèses que certains valets glissaient dans leurs bas pour donner du volume à leurs pattes de poulet. McKenna demeurait – conformément aux exigences du service – impassible, mais leur décochait des regards vengeurs qui les faisaient hurler de joie.

Par bonheur, le reste de son emploi du temps était consacré au jardinage et au nettoyage des voitures. Il retrouvait alors ses habituels pantalons informes et son ample chemise blanche. Sa peau bronzée témoignait de son appartenance aux classes laborieuses, mais soulignait l'éclat de ses yeux pers, et la blancheur éblouissante de ses dents.

McKenna attirait inévitablement l'attention des visiteuses sur le domaine : l'une d'elles tenta même de le recruter. Malgré les efforts qu'elle déploya pour le convaincre, il déclina son offre avec discrétion. Hélas, les autres domestiques, toujours à l'affût d'une occasion de rigoler, taquinèrent McKenna au point de le faire rougir. Aline elle-même voulut en savoir davantage sur les conditions offertes par la lady en question. Dès que se présenta l'occasion d'être seule avec lui, elle le questionna. Ce fut à midi, au moment où McKenna finissait de travailler dehors. Il jouissait alors de quelques précieuses minutes de liberté, avant d'endosser sa livrée pour travailler dans le manoir.

Ils flânèrent tous les deux jusqu'à leur endroit préféré au bord de la rivière, dans une prairie qui descendait jusqu'à la berge. Ils s'assirent sur des roches plates au bord de l'eau ; de hautes herbes empêchaient qu'on ne les voie de loin. L'air sentait la tourbière et la bruyère chauffée par le soleil : ces fragrances excitaient les sens d'Aline.

— Pourquoi n'es-tu pas allé avec elle ? demanda-t-elle.

Elle remonta ses genoux sous ses jupes et croisa les bras par-dessus. S'étirant de tout son long, McKenna s'appuya sur un coude.

— Avec qui ?

— Avec lady Brading, celle qui voulait t'embaucher. Pourquoi as-tu refusé ?

— Parce que c'est à ce domaine que j'appartiens.

— C'est-à-dire, à moi ?

McKenna lui sourit en soutenant son regard. Ils échangeaient ainsi de tendres sentiments, aussi réels que l'air qu'ils respiraient, sans avoir à prononcer le moindre mot.

Aline avait envie de se pelotonner contre lui, pour prendre le soleil tel un chat qui fait la sieste. Il lui fallut un effort de volonté pour ne pas bouger.

— J'ai entendu un valet dire que tu pouvais doubler ton salaire... à condition d'offrir des prestations que l'on n'exige pas de toi ici.

— Je parie que c'est James. Quelle commère, celui-là ! De toute façon, qu'est-ce qu'il en sait ?

Amusée, la jeune fille observa son compagnon qui rougissait. Puis elle comprit. Cette femme voulait embaucher McKenna pour l'attirer dans son lit. Alors qu'elle avait le double de son âge ! Aline se sentit rougir à son tour. Son regard glissa sur ses larges épaules et sur sa grande main qui reposait sur la mousse.

— Elle avait envie de coucher avec toi, dit-elle enfin pour rompre un silence embarrassant.

— Non, je ne crois pas, rétorqua McKenna en haussant les épaules.

Aline, le cœur battant, comprit que ce n'était pas la première fois qu'il bénéficiait de ce genre d'opportunité. Elle n'avait jamais vraiment réfléchi à la vie sexuelle du jeune homme, cela lui faisait trop mal. C'est à elle qu'il appartenait, et elle ne pouvait imaginer qu'il s'adresse à une autre pour satisfaire des désirs qu'elle brûlait de combler. Hélas, hélas...

Étouffant de jalousie, elle gardait le regard posé sur les grandes mains calleuses. Assurément, une autre femme connaissait McKenna mieux qu'elle ; elle connaissait le poids de son grand corps sur elle, en elle ; elle avait goûté la chaleur brûlante de sa bouche, ses caresses sur sa peau. D'ailleurs, il y en avait peut-être eu plus d'une : deux ? cinq ? dix ?

De sa main fine, Aline écarta une mèche qui lui tombait devant les yeux.

— Quand... quand as-tu fait ça pour la première fois ? demanda-t-elle sans pouvoir nommer ce qu'elle désignait.

McKenna ne répondit pas tout de suite. Il semblait perdu dans la contemplation d'un scarabée qui gravissait avec effort un brin d'herbe.

— À mon avis, mieux vaut que nous évitions ce sujet.

— Je ne te reproche pas de coucher avec des filles. Je dirai même que c'est normal... Seulement... j'aurais tellement voulu être à leur place ! acheva-t-elle tout à trac.

McKenna inclina la tête, le soleil fit miroiter ses beaux cheveux noirs. Il soupira, tendit le bras et remit en place cette mèche de cheveux rebelle qui retombait tout le temps sur la joue d'Aline. Du pouce, il frôla le grain de beauté au coin de sa bouche.

— Je ne pourrai jamais être à toi, murmura-t-il.

Elle secoua la tête, les yeux embués de larmes.

— McKenna, je...

— Chut ! Ne dis rien, Aline.

— Qu'est-ce que cela change, que je le dise ou pas ? J'ai envie de toi. J'ai envie d'être avec toi.

— Non...

— Quel effet cela te ferait-il que je couche avec un homme ? questionna-t-elle sèchement. Qu'il me donne le plaisir que tu ne peux pas me fournir, qu'il me serre dans ses bras toute la nuit et...

McKenna gronda et, d'un élan souple, roula vivement sur elle, l'allongeant sous lui, sur le sol dur. Subjuguée par sa force, Aline eut le réflexe d'écartier les jambes, sous ses jupes.

— Je le tuerais ! Je ne pourrais le supporter.

Il observa le visage en pleurs de la jeune fille, puis son regard glissa vers la gorge et vers le mouvement haletant des seins qui tendaient l'étoffe en cadence. Aline eut un sentiment de triomphe mêlé d'inquiétude quand elle vit l'étincelle du désir s'allumer dans ses yeux. Elle mesurait l'énergie qui irradiait de son corps. Il était excité : elle sentait entre ses cuisses une bosse dure, insistante.

Il ferma les yeux, pour essayer de reprendre la maîtrise de lui-même.

— Il faut que je te lâche, dit-il entre ses dents.

— Pas encore ! soupira-t-elle en se tortillant.

Elle fit basculer ses hanches pour les coller contre les siennes, et ce mouvement lui causa une sensation délicieuse au plus profond du bas-ventre.

McKenna gémit, penché au-dessus d'elle.

— Arrête !

Il y avait dans sa voix de la colère, quelque chose de contraint, et puis autre chose... qui ressemblait à de l'excitation.

De nouveau, Aline se déhancha, emportée par un étrange sentiment d'urgence. Elle avait envie de choses dont elle ignorait le nom. Elle voulait sa bouche, ses mains, son corps... elle voulait le posséder et qu'il la possédât. Elle sentait son propre corps gonflé de désir,

le point sensible entre ses jambes pris d'une exquise douleur à chaque frottement contre la crête virile.

— Je t'aime, affirma-t-elle, ne sachant comment exprimer l'immensité de son désir. Je t'aimerai jusqu'au jour de ma mort. Jamais je ne désirerai un autre homme, McKenna, jamais...

Elle se tut quand il prit sa bouche dans un doux baiser. Il se lança dans une tendre exploration, fouillant de la pointe de la langue le revers délicat de ses lèvres. Vorace, elle glissa les mains sous la chemise de McKenna, grisée de sentir sous ses doigts le jeu des muscles du dos, et sa peau toute lisse. Il avait un corps dur et sculptural, des muscles ciselés sur une charpente d'acier.

Il aventurait sa langue avec une audace croissante, et elle gémit devant la subtile escalade du désir. Il l'entoura de ses bras, s'appuyant sur les coudes pour ne pas l'écraser, tout en continuant de la dévorer avec ses baisers étourdissants qui n'en finissaient pas. Il avait le souffle court et rapide, comme s'il avait couru des kilomètres. Aline pressa ses lèvres contre la gorge de son amoureux, elle y découvrit une palpitation accordée au rythme de son propre cœur. Ils savaient tous les deux que chaque moment d'intimité volé leur coûterait cher un jour, beaucoup trop cher.

Pourtant, McKenna posa la main sur les boutons fermant le devant de la robe, puis il hésita, comme saisi de remords.

— Vas-y ! haleta Aline, dont le cœur battait la chamade.

Elle lui embrassa le menton, les joues, toutes les parties du visage à sa portée. Elle trouva un point sensible dans le cou et se concentra sur cet endroit

vulnérable, jusqu'à faire vibrer McKenna de la tête aux pieds.

— Continue, implora-t-elle fébrilement. Continue donc ! Personne ne nous voit ! McKenna, prends-moi, je t'en supplie ! Prends-moi !

Ces supplications eurent raison de la détermination du jeune homme, dont les doigts habiles défirent à toute vitesse la rangée de boutons. Elle ne portait pas de corset, mais une simple chemise de batiste qui épousait les formes généreuses de sa poitrine. Il écarta largement les deux pans de la robe, puis fit glisser le décolleté de la chemise vers le bas, dénudant les mamelons rose tendre de ses seins. À ce spectacle, il afficha un air à la fois absorbé et passionné qui ravit Aline. Il effleura les deux seins tour à tour en courbant joliment les doigts, le pouce passant et repassant avec délicatesse sur l'éminence des mamelons, qui se contractèrent. Puis il se pencha et se mit à dessiner du bout de la langue des cercles lents autour de la petite pointe durcie. Aline hoquetait de plaisir, ses pensées s'enflammaient tandis que McKenna attirait le sein tout entier dans sa bouche. Entre ses cuisses, elle sentait une palpitation insistante, un brasier. Avec un soupir, il appuya la joue contre la courbure admirable du sein nu.

Incapable de se maîtriser davantage, Aline glissa les doigts jusqu'à la ceinture du pantalon du jeune homme, défit les boutons de ses bretelles. Sous la peau douce comme du satin, elle sentait le relief des muscles et, plus bas que le nombril, le contact rêche de sa toison virile. Sa main chercha le premier bouton du pantalon.

— J'ai envie de te toucher, j'ai envie de te sentir, là...

— Tu es folle ! bougonna McKenna en lui saisissant les poignets pour les remonter près de sa tête.

Ses yeux pers brillèrent d'un feu ardent.

— Bon sang, c'est tout juste si j'arrive à me retenir, ajouta-t-il. Si tu me touches, je ne réponds plus de rien.

Clouée sur la mousse, elle se tortillait.

— Je te veux !

McKenna se pencha pour essuyer sur sa manche son front perlé de sueur, sans lâcher les poignets de sa compagne.

— Je sais ce que tu veux, et c'est non. Il faut que tu restes vierge.

Aline se débattait comme si elle était en colère.

— Je fais ce que je veux, et au diable ce qu'en diront les gens !

— Facile à dire ! Mais je voudrais bien savoir ce que tu expliqueras à ton mari lors de ta nuit de noces, quand il s'apercevra que tu as fauté.

En l'entendant parler de « faute », Aline ébaucha un sourire malgré son égarement. La virginité... voilà tout ce que l'on attendait d'elle. Elle se détendit. Pour elle, le monde n'était qu'obscurité ; la seule lumière était ce beau visage penché sur elle.

— Mon mari, ce sera toi et personne d'autre, McKenna, promit-elle. Et si tu m'abandonnes, je demeurerai fille pour le reste de mes jours.

— Aline, je ne te quitterai que si tu me demandes de le faire.

De nouveau, sa bouche descendit vers la gorge offerte. Elle se cambra d'instinct. Elle eut un petit cri quand il reprit entre ses lèvres le mamelon épanoui. Il se mit à taquiner avec la langue le petit bouton

de chair rose, il le tournait en tout sens, passait et repassait sur l'endroit sensible.

— McKenna, gronda-t-elle avec désespoir, j'ai trop envie... Je t'en supplie, fais-moi quelque chose : je le veux.

Il se laissa glisser et lui retroussa les jupes. Son membre viril tendait le tissu de son pantalon, alors qu'il s'appuyait contre la hanche d'Aline. Celle-ci mourait d'envie de le toucher, d'explorer ce corps radieux avec la même tendresse qu'il lui témoignait, mais il ne la laisserait pas faire. Il fouillait dans les jupons de mousseline et finit par trouver le cordon de sa culotte. De ses doigts lestes, il défit le nœud, puis s'arrêta pour plonger dans ses yeux mi-clos.

— Je ferais mieux d'en rester là, observa-t-il. C'est un jeu dangereux auquel nous jouons, Aline.

Il posa son front contre le sien ; leurs sueurs et leurs souffles se mêlèrent.

— Mon Dieu ! Que je t'aime, avoua-t-il d'une voix rauque.

D'instinct, elle écarta les cuisses et se recula, pour essayer d'amener les doigts de McKenna là où son désir les appelait. Avec délicatesse, il coula sa main sous le voile de coton léger. Il taquina un instant la touffe de boucles, ses doigts continuant tendrement à fouiner jusqu'à son mont de Vénus. Aline eut un haut-le-corps quand, prudemment, il écarta les doux replis. Elle brûlait à la fois de gêne et d'excitation. McKenna connaissait les secrets de la chair des femmes, il savait exactement où était l'endroit le plus sensible. Avec une légèreté inconcevable, le bout de ses doigts glissait sur la petite saillie presque douloureuse. Ses doigts rugueux frottaient les replis humides, déchaînant des sensations si exquises qu'elle poussa un cri.

— Chut ! murmura-t-il. On pourrait nous entendre.

Il continuait ses caresses circulaires autour du précieux petit bouton, tout en levant la tête pour surveiller la prairie, derrière les hautes herbes.

Aline se mordit les lèvres pour lui obéir, mais de petits gémissements sortaient de sa gorge. De la pointe du majeur, il arriva au contact de l'hymen et se mit à effleurer la fragile membrane, jusqu'à ce qu'elle s'assouplisse. La jeune fille, les yeux fermés, n'offrit nulle résistance quand McKenna, avec les genoux, lui écarta davantage les cuisses. Il glissa le doigt plus avant, et elle tressaillit de surprise. Il lui baisa le front, qui était embué de sueur.

— Chérie... je ne te ferai aucun mal.

— Je sais, c'est juste que...

Elle se contraignit à une immobilité totale, tandis qu'elle sentait le doigt expert du jeune homme se glisser encore plus profond.

— C'est... merveilleux, soupira-t-elle.

McKenna s'était à présent enfoncé de deux phalanges. Il sentait palpiter cette intimité féminine comme un petit oiseau prisonnier. Il cala la paume de sa main contre le bouton de rose frémissant.

— Oh, McKenna ! implora Aline en se cambrant.

Il glissa son bras libre en dessous du dos de sa compagne, soulevant ses seins qu'il embrassa de nouveau. Aline, envahie de sensations inconnues, gémissait. Du bout des dents, il agaça les mamelons qui devenaient de plus en plus durs et rouges.

La jeune fille ne vivait que pour ce doigt toujours plus enfoncé en elle, ce plaisir qui serpentait dans ses reins, réverbérait jusque dans son dos. Petit à petit, elle perdait conscience du réel : il n'y avait plus que ces mains, cette bouche, ce corps en équilibre sur

elle. Elle imagina le membre de McKenna plongeant en elle, pour la déchirer, l'emplir. Soudain, elle fut tétanisée par des ondes de volupté, des vagues déferlantes. Il se hâta de lui masquer la bouche pour étouffer son cri. Secouée de spasmes et de sanglots, elle courut au-devant du plaisir qui la submergea comme un ouragan.

Murmurant des mots doux, McKenna ne cessa de la caresser jusqu'à ce qu'elle s'alanguisse. Puis il commença à retirer le doigt de sa cachette inondée de plaisir, mais elle posa sa main sur la sienne pour l'en empêcher.

— Viens en moi, chuchota-t-elle. Je le veux, McKenna. Prends-moi.

— Non ! rétorqua-t-il, les dents serrées.

Il se laissa rouler de côté.

— Rhabille-toi. Je ne peux te toucher davantage. Baisse tes jupes, allons !

— Mais... je te veux, implora-t-elle.

— Dépêche-toi. Je ne plaisante pas, Aline.

Elle n'osa désobéir, car le ton du jeune homme était sans réplique. Avec un gros soupir, elle remit de l'ordre dans ses vêtements. McKenna la regardait faire. Il semblait avoir recouvré son sang-froid, mais ses yeux brûlaient toujours d'une ardente passion.

Aline secoua la tête avec un sourire mélancolique.

— Personne ne me regardera jamais comme tu le fais. C'est comme si tu m'aimais de toute ton âme.

Il leva lentement le bras et remit en place sa mèche rebelle.

— Toi aussi, tu me regardes comme ça.

Elle lui prit la main, la baisa.

— Promets-moi que nous serons toujours ensemble.